



Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÆURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

LE CHOLERA-MORBUS.

M. Gueyrard, l'un de nos plus jeunes et pourtant l'un de nos plus habiles médecins, vient, par amour pour la science, de faire un voyage en Prusse et en Silésie, pour y observer le fléau qui nous menace depuis si long-temps. Il résulte de ses recherches, consignées dans un mémoire qu'il a adressé à la Société de médecine de Paris et au ministère, que la maladie n'est pas contagieuse.

Après avoir tracé l'historique de ce fléau, sa marche, sa durée et sa terminaison, comme aussi ses pronostics, ses causes, et le mode de sa propagation, M. Gueyrard établit, par des preuves nombreuses et irrécusables, la non-contagion du cholera. Nous nous bornons, pour aujourd'hui, à faire connaître à nos lecteurs le précieux document de son Mémoire relatif à cette question importante, remettant à notre prochain numéro les moyens préservatifs et le traitement de cette dangereuse et cruelle maladie.

PREUVES DE LA NON-CONTAGION.

Le chirurgien d'armée Choumoff et les médecins d'Orembourg ont prouvé jusqu'à l'évidence que le cholera n'avait pu être apporté par les caravanes venant de la Bulgarie.

Le docteur Zoubkoff, dans une brochure (p. 34), a réfuté victorieusement les prétendus indices de contagion que M. le chirurgien Salomon avait publiés d'après le rapport du conseil médical de Saint-Petersbourg.

Les médecins de Moscou Jean Petroff Deymet, Mavroyany, Emelianoff, Jetotchikoff, Stobodskoi, et Delaynay de Paris, qui s'y trouvaient, ont fait des expériences concluantes à l'appui de la non-contagion, M. Mavroyany a aspiré l'air contenu dans la bouche d'un malade expirant.

MM. Gaimard et Girardin, revenant de Pétersbourg et de Moscou n'ont pu recueillir un seul fait de contagion bien prouvé, quoique trois médecins anglais, non-contagionistes, soient dit-on devenus le contraire. C'est le seul exemple de ce genre. (Leurs rapports sont consignés dans la *Gazette Médicale* de Guérin, 10 et 22 novembre 1851.)

MM. Sanson et Gosse n'ont pu rapporter que des faits de non-contagion, mais ces médecins partagent encore l'opinion de M. Remmer de Breslau, qui pense que la contagion se développe autour des cadavres: ici l'on voit l'influence d'un air impur, suivi de l'action de l'influence épidémique.

On cite une expérience singulière faite à Saint-Petersbourg. Six condamnés à mort furent placés dans des lits où étaient morts des cholériques; ils y furent laissés pendant trois semaines sans que leur santé s'altérât. Ils furent ensuite transportés dans un local très-propre et dans des lits qui n'avaient pas servi, en les prévenant que des malades y étaient morts du cholera: on prétend que quatre de ces malheureux ont contracté la maladie par l'effet de la peur, les autres ont eu leur grâce.

Le peu de mortalité observé parmi les infirmiers soumis

incessamment aux causes les plus actives de l'épidémie prouve positivement la non-contagion.

Des gardes-malades, pour tranquilliser des femmes pusillanimes, se couchaient avec leurs malades, se baignaient dans le bain d'où on les retirait, sans qu'il en soit rien résulté, ni pour elles, ni pour ceux qu'elles allaient visiter pendant la journée.

Dès malades expirent quelquefois entre les bras de ceux qui les transportent, sans que personne se soit trouvé infecté.

Des convalescens ont continué de porter les mêmes vêtements qu'ils avaient pendant leur maladie.

Les médecins en grand nombre qui sont allés à Varsovie y ont passé des journées entières dans les hôpitaux de cholériques, ont fait des autopsies minutieuses; se sont quelquefois rendus dans des cafés très-fréquentés sans avoir changé d'habit; ont touché la main comme à l'ordinaire à leurs connaissances, sans qu'on ait découvert un exemple de cholera, contracté de cette manière.

Des médecins, en saignant des cholériques, ont reçu involontairement du sang sur la figure et dans la bouche; d'autres s'en sont inoculés, d'autres se sont piqués en disséquant des cadavres de cholériques, et nul d'entre eux n'est tombé malade.

Si l'on rapproche ces faits de ceux observés dans l'Inde, et dans tous les pays où a régné le cholera, on voit se multiplier à l'infini les preuves de sa non contagion et de sa propagation par courans.

En Amérique on avait caserné le 14^{me} régiment d'infanterie anglaise dans deux cent vingt-une baraques, rangées sur plusieurs files. Le cholera commença par la première baraque d'une file et les atteignit successivement d'Orient en Occident l'une après l'autre. Le mal s'arrêta brusquement à la dixième sans se communiquer à la seconde file, et cependant les soldats allaient et venaient en tous sens. Dans le même instant deux régimens de cavalerie campés sur un lieu plus élevé n'eurent aucun malade.

Des faits semblables ont été observés dans quelques hôpitaux, et dans un grand nombre de maisons il n'y a eu qu'un ou deux malades, constamment soignés par leurs parens et leurs domestiques.

LE PORTRAIT.

Vous rentrez le soir chez vous, las, triste, ennuyé, pensant que vous allez mal dormir; les rues sont noires et désertes, des soldats-citoyens vous font damner avec leur forcené *qui vive*, et tout-à-coup, d'une fenêtre ouverte à demi, vous entendez venir un accord, harpe ou piano, bien plein, bien doux, qui vous charme et vous arrête; puis, quand le prélude recommence, lorsque l'air-se prolonge,

se mêle à lui faiblement, vous vous sentez une meilleure tristesse et une sorte d'épanchement comme si vous étiez vous qui chantiez; vous vous livrez aux sons qui vous effleurent en passant, et soulagent en vous cette âme qui ne comprend que la musique.

Raymond, le peintre, éprouva quelque chose de semblable, lorsqu'il s'assis dans une allée des Tuileries, il aperçut une jeune fille qui le suivait d'un pas léger. Raymond était, on peut dire, convalescent d'un grand chagrin; il avait perdu son premier ami, artiste comme lui, musicien, mort en pleurant de mourir jeune; et depuis, tout lui déplaisait.

Mais la promeneuse ne lui déplut pas; au contraire: sa belle taille souple, ses yeux gais et curieux, se fermant un peu pour mieux voir, sa bouche avec un fin sourire, heureux et bienveillant. — Enfin c'était la première impression agréable que Raymond eût éprouvée depuis bien long-temps; il en était tout ravi, tout reconnaissant, comme un malade qui se réchauffe au soleil.

Revenu chez lui, il esquissa l'heureuse apparition sur un feuillet de son album. Son crayon jouait autour de formes qu'il lui semblait voir déjà toutes tracées sur la page blanche. Ah! dit-il en regardant son croquis, ce n'est pas cela.

On va peut-être croire qu'il était amoureux. — Pas du tout. Raymond ne chercha jamais à revoir l'inconnue; mais le hasard la lui fit rencontrer souvent, et toujours comme pour lui faire plaisir.

Par exemple, il l'aperçut un jour au Musée, pendant une exposition publique, dans un coin de la galerie où l'on avait relégué un petit tableau peint par lui, qui valait pourtant bien la peine d'être montré. Personne n'y prenait garde; mais elle l'avait découvert, elle, et l'examinant à travers un lorgnon: Quel dommage! dit-elle à une autre femme, une si jolie chose! Raymond était à deux pas; il aurait voulu la remercier. La jeune fille se retourna, il s'inclina légèrement. Elle comprit, et, quoique surprise, elle fut contente que le pauvre auteur eût entendu un éloge pour son ouvrage méconnu.

Je vous dis qu'il ne l'aimait pas. — Mais il aurait tout fait pour elle. — Un soir surtout qu'il l'écoutait dans un concert, chantant une romance dont l'air avait été composé par son ami, et qu'il n'avait encore entendu chanter par personne: O bienfaitrice, pensait-il, en pressant ses yeux humides, que de vœux tes amis doivent faire pour toi, puisque moi qui t'ai vue à peine, je te souhaite si ardemment d'être heureuse!

Raymond fit un long voyage, et à son retour, débarquant près de Dieppe, las des pays et des visages étrangers, que vit-il tout d'abord? Elle encore, qui suivait le bord de la mer, appuyée sur le bras d'un beau jeune homme, ils se parlaient tous deux de cet air qu'ont de nouveaux mariés. Je te salue, pensa Raymond, mon bon augure! La France et toi, voilà long-temps que je ne vous voyais plus. Mais il remarqua qu'elle paraissait souffrante, abattue; et regardant le jeune mari, il lut sur ses traits un peu d'inquiétude. Il a tort, se dit-il, de la laisser à l'air humide de la mer. Il marcha quelque temps tout près d'eux, il ne les entendait plus se parler. — Je les gêne, pensa-t-il, et hâtant le pas, il leur dit adieu du fond du cœur.

Six mois après, Raymond travaillait dans l'atelier de l'un de ses camarades. Un vieillard entre, et prenant à part celui-ci, lui dit quelques mots à voix basse. Je ne puis pas, répondit l'autre, le temps me manque, mais voici un de mes amis qui s'en acquittera mieux que moi.

Le vieillard s'approcha de Raymond, et s'expliqua. Raymond prit une palette, une toile, des pinceaux, et le suivit.

Il arriva dans une maison de riche apparence. Il entendit des plaintes et des cris. On le fit entrer dans une chambre où le jour ne pénétrait pas. Raymond avait le cœur triste et inquiet.

Une vieille garde-malade souleva un rideau de soie. Le jour vint toucher sur un lit le visage d'une jeune femme morte. Vous savez qui.

Ah mon dieu! s'écria Raymond en joignant les mains, et attachant son regard sur ces traits dont la vue lui avait toujours fait du bien. — Ah mon dieu! quelle horrible chose!

Quel dommage! lui dit la garde, une si jolie femme!

Raymond se souvint du Musée. Il se souvint avec angoisses de toutes ces rencontres passées, de l'ami qu'il avait vu, comme elle, pâle et mort devant lui.

Puis il s'assis, le cœur navré, ne pouvant se résoudre à se servir d'un tel modèle. Mais quand il eut pris ses pinceaux,

quand il eut ébauché ces traits si chers à son souvenir, la vie lui revint. Trois heures suffirent.

Et il ne la peignit pas comme elle était là. — A peine la regardait-il, se détournant avec douleur. Il la fit comme il l'avait vue, jeune et vivante, avec son sourire bienveillant, et ses yeux demi-clos pour mieux voir; non tels qu'ils étaient alors, fermés aussi à moitié, et ne montrant plus qu'un peu de leurs prunelles éteintes.

Ce portrait faisait mal à voir, si plein de vie à côté d'elle. Le mari vint, et il frémit de tous ses membres en la regardant. Il y retrouvait sa propre mémoire, chère et cruelle, impuissante.

Le vieillard qui avait amené Raymond lui fit une question à voix basse.

Rien, je vous prie, répondit Raymond; et s'approchant de la pauvre jeune femme, il prit une de ses mains, la porta à ses lèvres, froide, pesante, et la baisa doucement.

Comment s'appelait-elle? dit-il en sortant à la garde. Il pleurait.

Je ne sais pas, répondit-elle. GODEFROY-CAVAIGNAC.

HYGIÈNE.

DES CORSETS.

Les corsets contre lesquels on a déjà tant écrit, et à l'usage ou plutôt à l'abus desquels on soumet les femmes dès la plus tendre enfance, sont plutôt un objet de coquetterie que d'utilité. Sans doute que d'après les idées de beau que nous nous sommes formées, ces instruments de compression ont un but d'utilité réelle. Quoi qu'il en soit, s'il était possible d'en bannir l'usage parmi nous, les femmes seraient beaucoup plus fortes, et la constitution physique de leurs enfans en ressentirait les bons effets. Les corsets tendent à rétrécir la poitrine; ils gênent non-seulement les mouvemens circulatoires, mais ils entravent encore ceux de la digestion; lorsqu'ils sont trop serrés, ils déterminent des accidens fâcheux. On cite même des apoplexies dues à la même cause: n'est-il pas évident qu'une machine qui s'oppose au développement de l'appareil respiratoire dans l'âge de l'accroissement, et à son action quand il a cessé de croître autant que cette machine le lui permet, ne peut que tarir la vie dans un des organes les plus importants de la poitrine, l'estomac et l'abdomen eux-mêmes comprimés, en ressentent aussi l'atteinte? On a encore attribué aux corsets des difformités de la taille; on les a accusés de comprimer les seins, d'empêcher leur développement et d'aplatir les mamelons, ce qui rend tant de femmes impropres à l'allaitement. Celles qui sont enceintes doivent surtout se garder d'en faire un grand usage. Malgré tous ces inconvéniens, les corsets deviennent avec l'âge une habitude puissante, au point qu'il semble aux femmes impossible de s'en passer; elles souffrent quand elles ne les portent pas. Cela ce conçoit facilement, l'économie a été modifiée par leur usage imposé dans la jeunesse, d'une manière nuisible, il est vrai, mais telle cependant que le rétablissement de l'état naturel, devenu en grande partie impossible, n'est jamais exempt de douleur. On s'explique ce qui ce passe alors. par le peu de développement et d'énergie des muscles du dos, des côtés, du tronc et du ventre, par des adhérences contractées contre nature.

La mode et le plaisir gouvernent encore beaucoup de femmes d'une manière absolue; et tout cela pour plaire à l'homme. C'est pour lui, en effet, qu'elles existent; lui plaire, lui être utile, s'en faire aimer et honorer, l'élever jeune, le consoler grand, lui rendre la vie agréable et douce, tels sont leurs devoirs dans tous les temps. Nous admettons qu'elles cherchent, et doivent toujours chercher à le captiver, mais seulement par leurs agrémens, par leurs grâces naturelles, et non aux dépens de leur santé. Assez de femmes coquettes cherchent, par leur mise extravagante et l'usage des cosmétiques, à fixer les regards de ces prétendus agréables qui deshonnorent et leur sexe et celui qu'ils incitent; de ces êtres équivoques qui, semblables à des exhalaisons empestées, gâtent et flétrissent tout ce qu'ils approchent. Jeunes, elles seront enivrées d'hommages et d'adulations, mais le règne est si court et passe avec tant de rapidité qu'elles s'aperçoivent bientôt qu'elles n'ont plus rien à attendre de leur empire sur

Les hommes aussi inconstans qu'elles étaient frivoles. Il n'en est pas de même de celles qui, douces, aimables sans trop de prétentions, ont su fixer près d'elles l'homme de mérite, l'homme de bien qui leur offre l'appui que leur faiblesse réclame. Quel est l'homme, nous le demandons, qui, lors qu'enfin cet âge qu'on a appelé l'enfer des femmes est arrivé, ne conserve pas une tendre amitié pour celle qu'il aimait au printemps de sa vie ? C'est alors, oui, c'est alors que, vénérable et vénérée au milieu de ses enfans, elle les aime avec autant d'ardeur qu'elle aimait autrefois l'auteur de leurs jours. Car l'amour n'éteint jamais entièrement ses feux dans le cœur d'une femme; il y prend tantôt les dehors de l'amitié, tantôt ceux de la tendresse pour les enfans, tantôt même ceux de la religion; en un mot, il s'y cache sous toutes les formes, et ce n'est pas sans motif qu'une des femmes les plus remarquables du siècle a dit que l'amour est l'histoire tout entière de la femme, tandis qu'il n'est qu'un épisode de celle de l'homme.

D. PH. MUTEL.

PETITES LEÇONS DE PHYSIQUE.

(1.^{er} Article.)

DE L'AIR, DE SA COMPOSITION, DE SA PESANTEUR, ETC.

L'air que nous respirons et au milieu duquel nous vivons n'est pas un élément, c'est-à-dire un corps simple; il est composé de deux autres corps invisibles comme lui, mais qui ont chacun des propriétés particulières et même opposées; ces corps que nous entourent habituellement se nomment gaz, et l'air qui entretient notre existence est composé de $\frac{1}{5}$ de gaz oxygène et de $\frac{4}{5}$ environ de gaz azote. Ce sont là les proportions de l'air pur, c'est-à-dire de celui qui est le plus propre à alimenter la vie et la combustion, et il fallait la réunion de ces deux gaz pour former l'air vital, car l'oxygène seul eût été trop vif, il aurait usé la vie comme il dévore les corps enflammés; et l'azote, au contraire, aurait éteint immédiatement et la vie et la combustion.

L'air est huit cents fois plus léger que l'eau; mais cependant il pèse, car le poids d'un pied cube d'air est d'environ une once et demie (4,218 centigr.), et l'atmosphère, ou la couche d'air qui entoure la terre, est si épaisse, qu'elle égale le poids d'une couche d'eau qui aurait 32 pieds de hauteur.

Le corps d'un homme de moyenne taille a 13 pieds carrés de surface, et il supporte une colonne d'air qui pèse plus de 33,000 liv. (16,500 kilogr.); mais ce fardeau est insensible pour nous, parce qu'il est habituel et qu'il contrebalance les efforts des fluides intérieurs de notre corps, qui tendent continuellement à pousser en dehors.

Plus l'air est froid, plus il pèse; plus il est chaud, plus il est léger; aussi l'air chaud tend toujours à s'élever, et se trouve continuellement remplacé par l'air froid, qui est plus pesant que lui, et c'est ce courant continu qui produit certains vents, et qui est la cause du tirage des cheminées et des fourneaux.

L'air est indispensable à la combustion; plus on en fait tomber à la fois sur les corps enflammés, plus ils brûlent avec activité, et tel est l'effet des soufflets domestiques et des soufflets de forges.

L'air est diaphane et sans couleur lorsqu'il est en petites masses; mais c'est à lui que nous devons cette belle couleur du ciel que l'œil admire et dont il ne se lasse jamais. L'air propage le son, il le porte au loin, et c'est encore à lui que nous devons les effets sublimes de la musique, l'écho, le bruit des cloches, etc. La lumière le traverse sans aucun obstacle; il est élastique et compressible, c'est-à-dire que l'on peut, à l'aide de certaines machines, comprimer ou tasser l'air dans un vase, comme on tasse quelque chose que l'on veut faire entrer dans le plus petit espace possible. Abandonné à lui-même il reprend sa place ordinaire, comme tout autre corps élastique.

Il ne faut point confondre l'air avec l'atmosphère; l'air compose la plus grande partie de l'atmosphère, mais il est mélangé à une foule d'autres substances gazeuses et légères, parmi lesquelles on distingue l'eau réduite en vapeur, le fluide électrique, la lumière, plusieurs gaz, etc. Toutes les fumées; toutes les émanations des matières en putréfaction, tous les liquides qui s'évaporent ou qui se dessèchent à la surface de

la terre, s'échappent en l'air par suite de leur légèreté; et vont se mêler à lui pour former l'atmosphère proprement dite, dont la densité ou la pesanteur va toujours en diminuant à mesure qu'elle s'éloigne de la terre; on lui accorde assez généralement de treize à seize lieues d'épaisseur.

L'Aigle et le Proscrit.

Un vaisseau fend les mers, à l'éclat des étoiles,
On distingue de loin la blancheur de ses voiles.
Il sera bientôt jour, disent les matelots;
Jetons l'ancre un moment sur la liquide plaine:
Voyez-vous Sainte-Hélène?...
Saluons en passant la tombe du héros!

Ils jettent l'ancre; alors l'hymne pieux commence;
Un soldat, un banni gémissait en silence.
Au sommet du rocher, l'aigle a frappé ses yeux;
Le vieux guerrier tressaille; il lui parle, il l'appelle:
« Es-tu l'ami fidèle
Qui de Napoléon a reçu les adieux?... »

— De la France avec lui j'abandonnai les rives;
L'honneur du moins suivit nos traces fugitives.
Moi je suis exilé... j'emporte aussi l'honneur!...
Avais-je, ô mon pays! mérité ta vengeance?...
Quoi!... proscrit par la France!...
La France maintenant proscrit donc la valeur!

Je guidais autrefois ses enfans intrépides;
Comme un torrent fougueux roulant ses flots rapides,
Terribles, ils couraient affronter le trépas.
Lorsqu'ils me demandaient, au jour de la victoire,
Le chemin de la gloire,
Mon vol, du haut des airs, le traçait à leurs pas!

J'humiliai dix ans les plus fières couronnes;
En passant j'élevai, je renversai les trônes;
Mon arrêt pour les rois fut l'arrêt du destin....
Que de fois ils m'ont vu, ces maîtres de la terre,
De ma sanglante serre,
Arracher de leurs fronts le bandeau souverain!

Importun souvenir d'une gloire passée...
La fortune à la fin inconstante, est lassée;
A ses longues faveurs succèdent les revers:
Un homme était debout, il combat, il succombe...
Se relève!... retombe...
Et sa chute deux fois ébranle l'univers!

Peut-être en expirant une riante image,
De la vie au cercueil abrégant le passage,
Vint alléger ses maux, consoler ses douleurs.
— Prononça-t-il souvent, d'une voix attendrie,
Le nom de ma patrie?...
Dans ses yeux abattus as-tu surpris des pleurs?...

— Il était calme et fier; son active pensée
De ses liens mortels libre et débarrassée,
En son rapide essor embrassait l'avenir.
Prête à voler à Dieu, son âme impatiente
S'arrêtait, frémissante...
Car la terre toujours voulait la retenir.

Cependant le pâleur qui couvre son visage,
De la faux du trépas nous montre le ravage;
Qu'il est faible celui qui jadis fut si fort!...
Il s'agite un moment sur sa funèbre couche,
Soupire, et de sa bouche
Ces mots entrecoupés tombent avec effort:

« Où donc es-tu, mon aigle? à cette heure suprême,
« Me voici dépouillé du sacré diadème...
« O mon vieux compagnon, pourrais-tu me trahir! »
J'étais-là, près de lui, je déployais mes ailes,
Et, protégé par elles,
Le conquérant du monde achève de mourir. »

B... DE CH...

PETITE REVUE JUDICIAIRE.

En cas de faillite, les marchandises, quoique embarquées sur des bateaux appartenant à l'acheteur, peuvent être revendiquées au lieu du départ et sur la voie de transport, par le vendeur. Le règlement en billets n'y fait pas obstacle, parce qu'il n'est pas un payement réel, mais seulement la fixation de l'époque du payement. (Trib. Com.) — On ne peut pas prouver par témoins la remise d'un blanc-seing, lorsque l'acte inscrit plus tard sur la feuille de papier a pour objet

une valeur supérieure à 150 fr. (Cour cass. 5 mai. — Rev. jud. 13.) — Le fait d'avoir tué des pigeons sur le terrain d'autrui n'est pas un délit susceptible d'être poursuivi d'office par le ministère public. (Cour cass. 22 avril. — Rev. jud. 26.) — Des travaux de construction ne constituent pas un acte de commerce, quoique le propriétaire qui les a commandés exerce une autre branche d'industrie. (Trib. com. Paris, 18 mars.) — La cessation momentanée et accidentelle de payemens ne constitue pas le commerçant en état de faillite. (Cour roy. Paris. — Rep. com. janv.) — La mère d'un enfant naturel a droit à la réserve légale. (Trib. civ. Alby, 9 mai. — Rev. jud. 27 id.) — Des meubles devenus immeubles par destination ne peuvent être vendus par les syndics au profit des créanciers; et, en cas de vente, les syndics sont tenus personnellement à réparer le préjudice causé à la masse hypothécaire. (Cour roy. Paris, 12 janv. — Rep. de droit com. 2°.)

ENDUIT POUR LA CONSERVATION DES BOIS BLANCS.

Des motifs d'économie exigent souvent que l'on remplace, dans les constructions rurales surtout, le bois de chêne par des bois blancs de toute espèce, même pour les portes de clôture, les auvents, les volets et autres ouvrages extérieurs. Ce bois ne peut, à la vérité, offrir le même degré de solidité que le premier, mais on peut, par un procédé fort simple, augmenter considérablement sa durée. Ce procédé consiste à donner à la porte ou autre pièce de menuiserie qui doit être exposée à l'action de l'air libre, une première couche de peinture grise à l'huile, que l'on couvre, avant qu'elle soit sèche, d'une légère couche de sablon ou grès pilé et passé au tamis; ensuite on donne sur ce sablon une nouvelle couche de la même peinture, en ayant soin d'appuyer fortement la brosse. La surface acquiert par ce moyen une dureté telle que l'air, le soleil et l'eau ne peuvent plus altérer le bois, du moins pendant une durée de vingt années au moins.

CHRONIQUE.

Vendredi soir, la police a arrêté deux jeunes gens de Chambéry qui, depuis quelque temps, faisaient des soustractions de couverts chez les restaurateurs de cette ville. Deux orfèvres, accusés d'avoir acheté d'eux, à différentes reprises, des pièces d'argenterie à diverses marques, ont également été arrêtés.

— Les nommés Rosaud et Longeinh, après avoir exploité la crédulité de quelques personnes de Lyon, notamment celle de M. le curé de St-François, viennent d'être arrêtés à Genève. On se rappelle peut-être que ces chevaliers d'industrie proposaient des échanges de monnaie.

— La nuit dernière, les marteaux en cuivre d'un grand nombre de portes d'allées ont été enlevés, sans qu'on ait pu parvenir à découvrir les auteurs de vols si audacieux.

MARIAGES.

Les promesses de mariage des personnes dont les noms suivent ont été publiées à la Mairie de Lyon, le 5 février courant.

- Pierre Labro, professeur de musique, et Françoise Leigub.
- Claude Martin, propriétaire et Jeanne Burel, rentière.
- Joseph-Aimé-Louis-Salomon Chatelain, de Bellerocche et Jeanne-Marie-Genève Barthelot.
- Pierre-Marie Mérieux, négociant, et Marie-Antoinette-Pierrette-Louise-Mélanie Bouissoud.
- Claude-Benoît Rave, propriétaire, et Marie Mandeau.
- Jean-François-Pierre Berjat, négociant, rue Pizay, et Marie-Marguerite Ayné.
- Joseph Gayet, propriétaire, et Marie-Benoîte Chapeau, rentière.

TABLETTES DRAMATIQUES.

Vendredi dernier, au Grand-Théâtre, *l'Homme au masque de fer* et *le Philtre* ont reçu un bel et bon accueil du nombreux public accouru pour juger du mérite de ces deux ouvrages. Nul doute que les représentations suivantes ne feront que confirmer l'arrêt du premier jour, quelquefois contesté par les juges des jours suivans. MM. Fournier et Arnould,

Aubes et Scriber, n'ont pas à appréhender que pareille chose leur arrive, car il y a des élémens de durée dans ces scènes si dramatiquement conçues, dans cette musique à la fois si mélodieuse et si forte. Dans le prochain N.º du *Furet*, une main plus habile que la mienne examinera dans leurs plus petits détails ces deux productions remarquables.

Théâtre Des Célestins.

Première représentation de *la Nuit de Noël, des six Degrés du crime et du Mort sous le scellé.*

La nuit de Noël n'a duré qu'une heure, que le public a trouvée bien longue, aussi a-t-il pesté de bon cœur et sifflé dans la perfection: justice.

Silence! voici venir *les six Degrés du crime*, ni plus ni moins, six degrés. Ah! de grâce, dispensez moi de l'analyse de cette prétendue pièce en trois actes et en six tableaux. Orgies de tables, orgies de jeux, orgies de vols, d'assassinats, d'échafaud, rien ne manque à cette dégoûtante production, si ce n'est un peu de talent; mais en revanche, une odeur puante des cabanons qui, mêlée à celle du tabac de la régie, vous monte à la gorge et vous étouffe; mais en revanche de sales niaiseries, tout un monde qui *sue le crime*; personnages de Vidoc et de Coco-Lacour, un monde vivant de la vie de Bicêtre, parlant le langage de Bicêtre, un monde de voleurs, d'assassins, d'espions de police, un monde crapuleux, hideux, un monde qui fait mal au cœur, pour parler M. de Montalivet.

Si, à la première représentation, le public n'a pas repoussé avec dégoût une pareille monstruosité, il faut probablement attribuer son indulgence ou son apathie à la chute que venait d'éprouver *la Nuit de Noël*; mais il a repris sa revanche, et mercredi, de nombreux sifflets sont venus protester contre le succès de la veille.

Le Mort sous le scellé est un petit ouvrage sans prétention qui n'a rien de bien neuf ni de bien original; car c'est une réminiscence de *Crispin médecin* et de quelques autres pièces de l'ancien répertoire comique. Mais, grâce à une foule de détails assez piquans, et à des bouffonneries assaisonnées de gros sel, on a ri souvent et de bon cœur. Voilà donc tout ce qui nous reste du bénéfice de Bernard Léon? c'est bien peu.

Nos lecteurs verront sans doute avec plaisir le vaudeville final du *Mort*, nous le reproduisons donc ci-dessous:

AIR: *C'est l'amour.*

C'est la peur, la peur,
Dont s'moqu' le monde
A la ronde;

On s'vante d'avoir du cœur,
Et dans l'fond on a peur.

Qu'éprouv' l'auteur d' la pièc' qu'on dnnoc;

L'jeune avocat d'avant l'tribunal?

Et quand tout-à-coup minuit sonne,

Qu'éprouv' la mariée au bal?

L'premier jour de bataille,

Qui fait qu'à son début

L'conscriit, sous la mitraille,

Paye aussi son tribut?

C'est la peur, etc.

Voyez la gentille Emilie,
L'amour sur elle a plus d'un droit,
Mais elle a vu de son amie
Le corset devenir étroit.

En vain son amant grille

D'avoir un tel trésor;

Qui fait qu' la jeune fille

Aime et résiste encor?

C'est la peur, etc.

Parlons un peu de politique:

Qui met l'émoi dans le quartier?

Qui fait fermer sitôt boutique

A la fruitière, à l'épicier?

Qui fait l'fond du langage

D'un célèbre avocat?

Qui fait tout le courage

De nos hommes d'état?

C'est la peur, etc.

Spectacle du dimanche 12 février.

GRAND-THÉÂTRE.

LE PARRAIN, comédie en un acte.

ZAMPA, opéra en trois actes.

LA DANSOMANIE, ballet en trois actes.

JOSEPH BEUF, Gérant.